

L'ALGÉRIE EN FRANÇAIS DANS LE TEXTE*

Martine Kunz**

Résumé : C'est une langue traversée par l'Histoire, une langue aux voix multiples, qui nous parle de l'Algérie en Algérie ou de l'Algérie aux portes de Paris et dans toutes les banlieues de France. En nous fondant, d'une part sur des ouvrages de réflexion générale sur les poétiques et les littératures francophones (J.Noiray, D.Combe, D.Wolton et d'autres), d'autre part sur des auteurs approchant la question du métissage (Gruzinski, Maalouf, Nouss), nous essayons de penser les enjeux identitaires qui sous-tendent les textes littéraires d'auteurs algériens ou d'origine algérienne, écrivant en français. Notre propos sera illustré par l'évocation des oeuvres de Rachid Mimouni (Boudouaou, 1945-Paris, 1995), Aziz Chouaki (Alger, 1951-), Azouz Begag (Lyon, 1957-), et Faïza Guène (Bobigny, 1985-).

On nous dit en France, sur tous les tons, qu'il est urgent de comprendre l'importance de l'apprentissage des langues et de la diversification des diverses langues apprises, afin de favoriser le plurilinguisme et la compréhension interculturelle. Sans aucun doute, il est de plus en plus vital, et le mot est à prendre au pied de la lettre, de communiquer pour se comprendre et non pour s'entretuer. Apprendre une langue étrangère dans une Europe en pleine mutation identitaire, dans cette Babel que l'on voudrait amoureuse, revient en quelque sorte à chercher l'autre en soi, un peu comme au

* Texto recebido para publicação em agosto de 2007.

** Professora do Departamento de Letras Estrangeiras da Universidade Federal do Ceará. Pós-doutoranda da PUC/SP.

théâtre, quand en vertu d'une magie sympathique, l'acteur ou l'actrice devient Pantalon ou Colombine, Caligula ou Monsieur Jourdain. Apprendre une langue étrangère suppose donc, à mon sens, un élan vers l'autre, un désir du différent ; et en même temps qu'à un élargissement de la liberté, cet apprentissage devrait nous amener à conjuguer à l'infini les voix, les modes et les temps du verbe aimer, toutes frontières confondues.

A partir de cette réflexion, plus lyrique qu'académique, je me tourne vers la littérature maghrébine de langue française, entendue comme celle qui « écrite directement en français, développe des thèmes spécifiquement maghrébins » selon la définition de Jacques Noiray (1996, p. 11), et je comprends alors qu'il ne me sera peut-être pas nécessaire d'apprendre une langue étrangère pour me *dépayser* l'intelligence et la sensibilité, la mémoire et l'imagination. En effet, il me semble y avoir une fusion, ou pour le moins une heureuse confusion, entre cette langue maternelle qui me colle à la peau, et cette langue française, terre d'accueil de voix lointaines, « d'encre et de sang mêlés », comme la qualifie si bien André Brincourt (1997).

Parler de *dépayement* dans le cas précis de la littérature maghrébine ne revient pas à chercher du couscous à chaque paragraphe, s'en remettre au *mektoub* ou s'imaginer guidant des caravanes. L'aventure est ailleurs. Dans la thématique récurrente de cette production littéraire, qui renvoie au jeu subtil de la mémoire au service d'une identité qui se cherche, et qui en nous entraînant dans sa quête, nous mêle à son parcours, nous emmêle dans les fils de son labyrinthe intérieur, et nous amène à retoucher un portrait que nous pensions achevé : le nôtre.

En d'autres termes, c'est peut-être en lisant la littérature maghrébine, québécoise, sénégalaise ou antillaise d'expression française, que l'on se préparera le mieux à l'apprentissage d'une langue étrangère. C'est par l'étude systématique des littératures francophones, dès l'école primaire, que le futur citoyen pourra faire ses premiers pas dans le domaine de l'interculturel, et se confronter à l'altérité à partir de sa propre langue. C'est par ce *dépaysement* intra-muros en quelque sorte, qu'il pourra peut-être éviter le risque de réduire les autres langues à une fonction utilitaire socio-économique, à de simples véhicules d'information au service de l'action. Il saura déjà que toute langue est une terre d'accueil à traverser, un lieu de rencontres et d'émotions à vivre, et non un objet que l'on s'approprie. En fin de compte, le français n'est pas aux seuls français.

Bien sûr, on me fera remarquer que tout n'est pas rose, transparent et pacifique, et qu'écrire dans la langue du colonisateur n'est certainement pas toujours un choix qui se fait sans déchirements.

Jean-Louis Joubert parle de revanche sur l'Histoire et de distance critique, à propos de cette littérature maghrébine en français. « L'arabe, qui est la langue du Coran, est peut-être trop respecté pour pouvoir tout dire. En s'emparant du français, qui est la langue de l'ancien colonisateur, on prend une revanche sur l'Histoire et on s'éloigne de soi-même : on peut alors se regarder avec une distance critique » (Joubert, 1997, p. 49-50). La revanche sur l'Histoire me semble apparaître aussi dans le paradoxe qui consiste à mettre le français au service de ce que Jacques Noiray appelle le sentiment d'autochtonie de la littérature tunisienne, marocaine et algérienne, cette

« certitude partagée par tous d'appartenir légitimement à une terre, à un espace commun, à une communauté humaine vivante et cohérente, forgée par une longue histoire, fondée sur des traditions et des manières de vivre communes. Ce sentiment d'appartenance, il faut bien le reconnaître, s'est constitué largement contre une menace extérieure, celle de la France ». (NOIRAY, 1996, p. 10)

Et ce n'est d'ailleurs certes pas un hasard, si l'Algérien Mohammed Dib publie son roman au titre prémonitoire *L'incendie*, quelques semaines avant le déclenchement de l'insurrection en Algérie, le 1^{er} novembre 1954.

Cependant, en dépit de toutes les ambiguïtés liées à l'expression *littérature maghrébine de langue française*, soumis que nous sommes au cours irréversible de l'Histoire et privés de lire une *littérature française de langue maghrébine*, malgré les politiques d'arabisation qui prétendent effacer les traces de la colonisation, malgré encore le souvenir et l'oubli de cette colonisation qui veille toujours dans les marges et les entre-lignes, et ce Maghreb légendaire, construit parfois à notre seul usage de lecteur français, il est indéniable que c'est le français, notre langue, qui se révèle être un outil privilégié, maîtrisé, colonisé à son tour, honoré et apprécié, aux mains d'écrivains issus d'une terre, la leur, qui, définitivement, n'est et n'a jamais été la nôtre.

En ce qui concerne la littérature algérienne écrite directement en français, objet de notre étude, nous pouvons vérifier à travers les variantes de ses manifestations

scripturales, le poids de la mémoire et de la crispation identitaire. L'écriture peut-elle permettre un dépassement de cette tension, de cette binarité contradictoire ? Peut-elle aussi rapprocher des lecteurs d'horizons culturels différents, à travers une langue qu'ils ont en partage ? Plutôt que de parler d'écriture métisse, ne faudrait-il pas s'interroger sur la lecture métisse, dans une France multiculturelle et globalisée, ce qui engagerait davantage notre responsabilité de lecteur-citoyen face au texte ?

De fait, il n'est pas possible d'ignorer la spécificité culturelle et historique du milieu dans lequel s'enracine cette production littéraire, et sur laquelle insiste Jacques Noiray dans son ouvrage déjà cité sur la littérature maghrébine en général. C'est en vertu de cette appartenance à une communauté originelle, revendiquée par les écrivains, que l'auteur en question élimine de son corpus la littérature dite *coloniale*, produite par des Européens dont le regard demeure étranger, extérieur à une civilisation qui n'est pas la leur ; il exclut aussi le courant littéraire *pied-noir* qui s'est développé en Algérie à partir des années trente, et il va jusqu'à tenir à l'écart la littérature *beur*, ou littérature des émigrés de la deuxième génération, « littérature de l'immigration et non plus de l'émigration, pour qui le Maghreb n'est plus la référence unique, ou même plus une référence du tout. ». (NOIRAY, 1996, p. 11)

En nous penchant sur le thème de la quête identitaire, comme fil conducteur de notre approche de la littérature algérienne, il nous a semblé que la cloison n'était pas très étanche entre l'espace littéraire *beur* et la littérature maghrébine de langue française.

Nous n'entrerons pas ici dans la question de savoir si, oui ou non, les beurs et beurettes nés en France de parents

algériens immigrés économiques, qui écrivent et publient, font encore partie de la littérature maghrébine. Il est certain que l'utilisation de la langue française semble plus évidente pour eux, mais le métissage linguistique n'en est pas moins très présent dans leurs oeuvres, ne serait-ce qu'à travers l'insertion de mots arabes qui se mêlent comme des graffiti à leurs textes, comme des tags au fil des pages, des signatures attestant que l'écriture *beur* est tributaire de ses ancêtres et de l'Histoire qui l'oblitére, non pour l'annuler mais pour l'inscrire au carrefour des langues et dans la mouvance identitaire. Le dosage de la double appartenance culturelle, linguistique, varie d'une génération à l'autre, d'un auteur à l'autre, et tout clivage nous semble réducteur, du moins dans l'état actuel de notre recherche et de nos lectures.

Nous préférons suivre le conseil sage et lucide d'Amin Maalouf (2001) et nous méfions des *Identités meurtrières*, qui mènent à la violence et à la négation d'autrui, au nom de l'affirmation de soi-même.

Méfions-nous aussi des classifications pressées qui peuvent recouvrir la volonté d'établir l'hégémonie d'un champ littéraire sur l'autre, en fonction de critères esthétiques, normatifs et élitistes.

La recherche d'une identité brouillée par l'Histoire peut être vécue dans l'exil, quand l'auteur loin de sa terre d'origine, se tourne vers un passé que la mémoire pourchasse et que l'écriture veut fixer. Elle peut aussi être menée dans le présent d'une Algérie post-coloniale, indépendante et tourmentée, quand l'écrivain cherche à témoigner de sa propre terre auprès de ses semblables. Enfin, elle peut s'inscrire au sein d'une société française où l'on se sent mal aimé bien qu'on y soit né, dont on se sait exclu, avant même d'être perçu. Dans tous les cas, le sentiment de l'exil perdure. C'est ce sentiment qui plante le paysage, la géographie n'y peut rien.

Chez les auteurs que nous avons choisis pour illustrer notre propos, peu ou prou, nous croisons l'exil à diverses reprises. Le thème n'est pas que littéraire et renvoie pour eux comme pour beaucoup d'autres écrivains maghrébins, à une réalité vécue, à une contrainte imposée par les aléas de la politique et de l'Histoire. La séparation d'avec la terre natale et la langue maternelle ne résultent pas toujours d'un interdit politique, mais qu'il s'agisse d'expatriation volontaire par peur ou par désir de l'ailleurs, ou de transplantation par nécessité économique, la rupture est là, bien ou mal vécue, mais toujours difficile.

Ce dépaysement radical, géographique, culturel, linguistique, cette mise à distance de soi-même, c'est un étirement de l'individu d'une rive à l'autre de la Méditerranée, une mer au milieu des terres, comme une promesse, qui n'aurait pas été tenue, d'être heureux ensemble. Ce dépaysement, c'est la source et la soif, c'est la blessure d'où jaillissent la création littéraire et «la quête d'une conscience qui cherche son identité, de lieu en lieu, dans l'écriture. [...] Plus que jamais, l'écriture apparaîtra comme le seul moyen de ressaisir et d'unifier un *moi* éclaté, divisé entre deux langues, deux cultures, deux espaces.» (Noiray, 1996, p. 122-123)

Nos auteurs sont les suivants :

Rachid Mimouni appartient à ce qu'il est convenu d'appeler la troisième génération d'écrivains algériens de langue française. Ce sont ceux qui ont vécu l'indépendance et l'époque post-coloniale et qui commencent à publier dans les années 1980.

Mimouni est né en 1945, à Boudouaou en Algérie, d'une famille de paysans pauvres. Il est mort en terre étrangère, à l'hôpital Cochin à Paris, en 1995, d'une hépatite aiguë. Ses

amis ont témoigné qu'en fait, il était mort de déception, il était *mort de l'Algérie*. En décembre 1993, alors que son pays était martyrisé par la barbarie de l'intégrisme islamiste, qui assassinait intellectuels et artistes, femmes et enfants, et menaçait de mort Mimouni et sa famille, l'écrivain s'était résolu à l'exil et arraché de sa terre. La peur qui ronge et dépersonnalise était devenue permanente. Les titres de son oeuvre nous parlent d'espoir trahi, de peine et de paix, de printemps et de malédiction, comme si l'amour et la douleur avaient présidé à l'écriture, avant que le désenchantement ne ferme le livre.

Aziz Chouaki est né en Algérie en 1951, à Tizi Rached en Kabylie, mais il a grandi à El Harrach, une banlieue populaire d'Alger. Diplômé de littérature anglaise à l'Université d'Alger, il publie des poèmes et des nouvelles en Algérie à partir de 1982. En 1991, il s'exile volontairement en France, quand la violence islamiste menace de plus en plus les artistes de son pays. Depuis, il n'est jamais retourné en Algérie. Dramaturge, romancier et musicien, il se fera connaître par *Les Oranges*, texte monté de très nombreuses fois à ce jour ; mais il y a encore des romans *Baya*, *L'étoile d'Alger*, *Aigle*, *Arobase* et des pièces de théâtre *El Maestro*, *L'Arrêt de Bus*, *Une Virée* ...

A propos de son exil, Aziz Chouaki a déclaré :

« Je n'ai aucun avenir professionnel là-bas, donc je n'éprouve pas de nostalgie. [...] En Algérie, les gens sont anabolisés nationalement. Le nationalisme tue la littérature. Beaucoup d'intellectuels sont encore pris dans cette gangue. Je le comprends, car nous avons tous été tellement façonnés par le parti unique, la pensée unique. Mais, à présent, je

marche sur la planète. Je n'aime pas les attaches communautaires. » (www.mafhoum.com)

Azouz Begag n'a pas connu l'exil. D'origine algérienne, il est né en France dans la banlieue lyonnaise, en 1957. Ses parents, ex-ouvriers agricoles à Sétif, ont émigré en France en 1949, pour des raisons économiques. Il mène de front trois carrières, romancier, sociologue et politicien, et a écrit une vingtaine de livres, dont la plupart ont pour sujet les différents problèmes auxquels sont confrontés les jeunes d'origine maghrébine. Il a obtenu la nationalité française en 1989, et a été nommé ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances, en juin 2005, sous le gouvernement Dominique de Villepin et la présidence de Chirac. Il démissionnera en avril 2007.

Faïza Guène est française d'origine algérienne, née à Bobigny, en 1985. Elle vit avec ses parents dans la cité des Courtilières à Pantin, en Seine-Saint-Denis. Le père, travailleur agricole, quitte l'Algérie dans les années cinquante, la mère arrive ensuite. Aujourd'hui, le père est retraité des travaux publics et la mère s'occupe des enfants.

Faïza Guène est l'auteur de *Kiffe kiffe demain*, paru en 2004 et qui a connu un succès international, *Du rêve pour les oufs* en 2006 et plusieurs courts et moyens-métrages.

Le récit de Rachid Mimouni, « Le Manifestant », ouvre le recueil de nouvelles intitulé *La Ceinture de l'Ogresse*, publié à Alger aux éditions Laphomic, en 1990.

Nous sommes le premier mai d'une année qui n'est pas précisée, dans un pays non identifié, et nous assistons au réveil d'un homme, dont nous ne saurons pas le nom. L'homme pense

qu'il est regrettable qu'on ait supprimé les défilés du premier mai, et il prend donc l'initiative personnelle de manifester seul. Sur son passage, il rencontrera l'indifférence, puis l'incrédulité, jusqu'à ce que les forces de l'ordre l'arrêtent et l'emmènent. L'homme devra alors faire face à l'absurde administratif d'un régime révolutionnaire tombé en déliquescence, les autorités ne comprennent ni la conviction de cet homme qui revendique son acte, ni son civisme inébranlable dont ils ne savent que faire. Le petit fonctionnaire des postes, exemplaire et ponctuel, sera condamné à mort. L'histoire nous rappelle celle de Joseph K., l'employé de banque modèle et sans problème du *Procès* de Kafka, et celle encore d'un autre algérois, qui, lui aussi, avait des positions irréductibles et une grande économie de langage, *L'étranger* de Camus. Tous deux seront condamnés à mort, comme le manifestant, sans grande formalité.

Dans une langue précise et concrète, dépouillée et limpide, Mimouni révèle cette Algérie qui n'est pas nommée, comme un pays en train de se perdre, entraînant dans sa chute l'ombre d'un peuple. Personne ne comprend personne et le pays tout entier semble être devenu incompréhensible. D'un côté les idéologues et les technocrates qui détiennent le pouvoir, et en face d'eux, un homme de bonne volonté, qui soutient sincèrement le Président et pense qu'il a fait accomplir à la nation de remarquables progrès. Pourtant, la ville traversée au cours de sa manifestation solitaire, et l'issue de son procès mené de façon très expéditive par la police politique de son pays, auraient bien dû secouer l'inanité de son rêve révolutionnaire, mais rien n'y fait.

Le regard lucide et désabusé de l'auteur n'oublie rien dans ce paysage urbain où tout manque, et dont on ne saurait définir s'il est en ruine ou en construction. Il manque du lait pour les enfants et il manque du sens pour les mots. On

manque d'eau et de justice. Il y a un trop-plein de mensonge et de corruption, de solitude et de servilité. Une servilité qui est peut-être l'envers du civisme exacerbé du manifestant qui, dans le champ clos de son rêve, va légitimer le pouvoir fantoche qui le condamne à mort.

Le dossier d'inculpation est maigre mais nous en citerons les principaux instructeurs : la Révolution, le Prophète, le Président et l'inertie administrative, ainsi présentés dans le récit :

Une formule lapidaire définit la Révolution comme une farce, un simple changement de rôles, comme si tous les êtres étaient interchangeable, absolument dépourvus d'individualité, d'idéal et de projet. En effet, le policier qui interroge le manifestant, lui explique qu'aux lendemains de la Révolution, la police a gardé tous les dossiers de l'époque de la colonisation : « Il nous avait fallu juste inverser les classeurs. Les rebelles sont devenus des héros et les héros des traîtres. » (1990, p. 29)

Le Prophète et le Président sont incontournables, deux pères uniques pour la même fêrulle : « Dans ce pays, il n'y a que deux tabous : le Prophète et le Président. L'un et l'autre sont, par définition, intouchables. Critiquer l'un, c'est vouloir mettre bas l'Islam, critiquer l'autre, c'est vouloir mettre en l'air la Révolution. » (1990, p. 30)

Quant à la machine administrative, elle est magistralement décrite par le collègue du manifestant, qui partageait le même bureau que lui au service des postes, et qui répond de la sorte à la question que le policier vient de lui poser :

— « Depuis combien de temps travaille-t-il ici ? »

— « Vous voyez ces deux bureaux

métalliques ? Lui et moi, assis derrière chacun d'entre eux, nous nous faisons face depuis quarante ans. Le pays et le monde ont connu bien des bouleversements. Il y a eu la fin de la deuxième guerre mondiale, la longue marche chinoise, les guerres de Corée, d'Indochine, la victoire de la révolution cubaine, les luttes de libération, les indépendances, dont la nôtre, la guerre du Vietnam, le premier homme sur la lune ... mais ce bureau n'a pas connu le moindre changement. C'est un îlot de temps immobile. Mon collègue et moi, nous avons continué à pénétrer ici tous les jours à huit heures, à nous asseoir derrière ces meubles jumeaux pour nous mettre à remplir les mêmes formulaires. Rien de plus immuable que la pratique bureaucratique. Elle seule survit aux événements et aux hommes.» (1990, p. 49-50)

La nouvelle d'Aziz Chouaki, publiée en avril 1992 dans le *Monde Diplomatique*, porte un titre évocateur : De Sol et de Sang — L'histoire un peu trop banale d'un enfant du pays ...

De sol et de sang, le titre nous renvoie, dans un premier temps, à ce droit français qui a toujours combiné, en proportion variable, droit du sol (la nationalité découle du lieu de naissance) et droit du sang (la nationalité se transmet par filiation), chaque époque ayant dosé différemment ce mélange délicat et parfois explosif. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à certains projets de loi de l'ancien ministre de

l'Intérieur, Nicolas Sarkozy, qui parlaient d'immigration choisie et d'intégration réussie, selon des critères qui nous faisaient rougir, et certaines déclarations de sa campagne présidentielle, où il était question d'identité ancrée dans la génétique, ce qui, cette fois, nous faisait pâlir. Dans un cas comme dans l'autre, s'intégrer dans une nation qui n'est pas la sienne paraissait carrément relever de la thaumaturgie. Mais pas de miracle en République française, du moins pas dans l'espace de ce court récit : le sang est celui d'Ali, *bougnoule* de banlieue et Français de pur sol, blessé par des pur-sang *friqués* 16^e et débordant de francité.

Les points de suspension qui suivent le sous-titre de *l'Histoire un peu trop banale d'un enfant du pays ...* ajoutent le doute à la crainte : Mais quel pays ?

« Nous sommes à Mantes-la-Jolie. Ali tuait le temps en jouant de la basse. Il en viendra à tuer le père. Tragédie métissée. » Cette fois, la parole du père n'est plus immortelle, comme celle du Prophète ou du Président, elle est coupée. Le fils tue son père, gardien des traditions de l'Islam et refouloir de rêves.

Mantes-la-Jolie. On nous dit que la ville tirerait son nom d'une lettre d'amour du roi Henri IV (1553-1610), lequel aurait écrit à sa maîtresse Gabrielle d'Estrée : « Je viens à Mantes, ma jolie. » L'étymologie est charmante et aristocratique. Mais cette ville de banlieue à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de Paris a aussi inspiré à Dominique Wittorski, dramaturge, metteur en scène, acteur et cinéaste belge (un autre francophone), une trilogie théâtrale aux connotations moins gracieuses et plus émouvantes, intitulée *Ohne* (2006), qui nous donne à voir l'univers des laissés-pour-compte des cités HLM de Mantes-la-Jolie, ceux qui sont *sans*, sans prénom, sans contours, sans travail et sans mots.

Dans sa tragédie métissée, et dans d'autres oeuvres plus récentes, c'est dans la banlieue de cages en béton, de chômage et de jeunesse désœuvrée, celle de Paris ou celle d'Alger, qu'Aziz Chouaki plante ses personnages.

Sa langue aussi est métissée, bariolée, jouant des registres des diverses langues qui parlent en lui, le kabyle, l'arabe des rues et le français.

Dans le texte choisi, c'est plus simplement une fureur de dire qui soulève le récit, dans un français qui ne s'embarrasse pas de la norme, la vie submerge le texte, l'écriture suit le flux de la pensée, des mots-phrases coupent la respiration, des jeux phonétiques surprennent et des ruptures de construction déconcertent. L'auteur assemble les mots en musicien, le rythme est syncopé, tout semble en quelque sorte improvisé. Le personnage, Ali, fait du slalom, entre ses rêves qui tombent à terre, la mathématique écrasante des 8 frères et soeurs dans 3 pièces HLM, la prose déprimante de la *cité 2000*, *bt 16*, *cage C*. Il est en chute libre, sans la syntaxe qui ordonne, pas assez de mots pour dire les choses, trop de honte pour prendre son élan. Il y a une sorte de symbiose entre le narrateur et Ali, comme si le personnage parlait tout haut et ne laissait ni l'auteur écrire ni le narrateur raconter, comme s'il s'agissait d'une écriture à dire et non à lire. Mais Ali ne contrôle pas le futur des verbes qui le persécute, qui l'expulse du présent où il ne parvient pas à s'installer. La vie submerge le texte mais échappe aux mains d'Ali. La langue jubile, même l'amertume s'enthousiasme, mais à la fin, quand Ali se dirige vers le métro, nous retrouvons le silence, et l'exil, urbain, souterrain.

En 1986, Azouz Begag publie un roman autobiographique *Le Gone du Chaâba*, énorme succès en librairie, porté à l'écran en 1998 par Christophe Ruggia. La sortie de ce livre se situe donc entre octobre 1983, quand la

Marche des Beurs pour l'égalité et contre le racisme part de Marseille et monte à Paris, mémoire obligée dans l'histoire de la lutte contre les discriminations raciales en France, et novembre 1987, quand Tahar Ben Jelloun, écrivain marocain de langue française, reçoit le prix Goncourt pour *La Nuit Sacrée*. Entre ces deux dates, une première fournée de romans est sortie, écrits par les jeunes de la génération *beur*. Le mot était consacré et une nouvelle forme littéraire émergeait, qui se poursuit jusqu'à nos jours. La plupart des auteurs sont nés dans des banlieues ouvrières, dont ils décrivent le quotidien tragique et pittoresque. La langue est parfois un peu guindée, mais la sincérité ne s'en trouve pas diminuée. L'aspect conflictuel de leur dualité culturelle parcourt les écrits, tandis que la nostalgie du pays obsède et tourmente des parents inconsolés.

Le titre métissé de l'ouvrage rapproche deux termes, l'un du parler lyonnais : le gone ou le gamin, et l'autre de l'arabe algérien : Chaâba, qui signifie tribu ; le leitmotiv de la double appartenance est annoncé par ces deux mots, qui s'additionnent sans se fondre. Mais le Chaâba, c'est aussi le nom du bidonville de la banlieue de Villeurbanne, dans lequel le gone a grandi.

Le livre d'Azouz Begag se construit dans une succession de tableaux qui retracent la vie du bidonville, au cours de l'année 1965 : le départ pour l'école - le retour des hommes, le soir, après le travail, les lampes à pétrole et l'odeur de la chorba — la cérémonie de la circoncision — la décharge et les fouilleurs du Chaâba, dans le champ d'ordures ... C'est l'enfant, Azouz, qui voit et qui raconte : fraîcheur et poésie, mais aussi solitude et exclusion. Azouz se construit, petit à petit, à travers les autres, à travers les livres et plus tard l'écriture, ce qui lui permettra, plus tard encore, de nous faire partager son itinéraire de fils d'immigré.

Dans un français normé, appliqué, aux senteurs de cahier d'écolier, un français qui ne bouscule pas la syntaxe et ne recourt à aucun hermétisme lexical ou figure de style élaborée, se permettant tout juste quelques écarts de registre, le récit se révèle parsemé d'expressions ou de termes populaires de l'arabe parlé, que l'écrivain traduit ou explique à la fin de son livre. Le petit guide de la phraséologie bouzidienne (du nom du père : Bouzid), suivi du petit dictionnaire des mots bouzidiens, sont révélateurs de l'importance de la figure paternelle, celui dont la parole suffisait à réaffirmer les codes culturels en vigueur, dans un Chaâba dont il était le chef. Il était le gardien des rites et des coutumes, jusqu'à ce que l'autorité de sa parole s'effrite, et que le Chaâba soit abandonné. Bouzid s'enfermera progressivement dans l'espoir mythique d'un retour au pays natal, mais il restera, jusqu'au bout, l'exemple type du travailleur immigré algérien, arrivé en France durant les années 50, offrant une main d'oeuvre peu qualifiée et bon marché, afin de reconstruire un pays, la France, en pleine expansion économique, qui recevra ces migrants et leur famille dans un climat d'hostilité et de racisme. Le Chaâba décrit par Azouz Begag évoque ces lieux d'ostracisme, où les ouvriers étrangers se trouvaient parqués, subissant une double marginalité, ethnique et spatiale. Bidonville et oasis, pauvre écho d'une Algérie tatouée dans la mémoire, enfouie au coeur des aînés, le Chaâba n'est qu'un coin de pays sans droit de cité. Pour les plus jeunes, il est le berceau d'un farouche désir d'arriver quelque part, incrusté dans l'imagination et vécu dans les mots et les ghettos du pays d'accueil. Le départ du Chaâba sera vécu comme une rupture, une perte, car malgré l'extrême précarité de l'habitat, les clans et les conflits, c'est encore dans cet îlot de boue, de planches et de tôles ondulées, que se maintenaient des rites de convivialité et solidarité,

indispensables à la survie et à la dignité. Le relogement des familles immigrées dans d'anonymes HLM ne sera que trop souvent chargé d'amertume.

Dans *Kiffe kiffe demain*, Faïza Guène fait entendre la voix des cités. Et même si c'est vraiment kif-kif demain, la même chose, le même ennui qui soude les jours et les nuits, le ton est étonnamment enjoué, gai, léger, pimpant. C'est sevré d'amour mais gorgé d'humour. La fantaisie colore le gris.

Ce mal de vivre distillé entre les blocs de parpaings, les pelouses rabotées et les arbres *in memoriam*, n'est pas sans nous rappeler Josyane, la fille un peu désabusée du roman de Christiane Rochefort, *Les petits enfants du siècle*, paru en 1961. Si on ne les appelait pas encore « les cités », la description des grands ensembles de la banlieue parisienne au début des années soixante, Bagnolet ou Sarcelles, laissait déjà entrevoir un mode de vie spécifique qui sombrerait très vite dans ce que nous connaissons aujourd'hui, quartiers sensibles, spirale de la violence, délinquance, chômage et drogues, les ghettos toujours, qui font régulièrement la une des journaux.

La similitude s'arrête là, car à l'instar des récits beurs qui l'ont précédé, celui de Faïza Guène porte la marque de l'autobiographie, même si son héroïne est marocaine, s'appelle Doria, n'a que quinze ans et vit seule avec sa mère dans une cité de la banlieue parisienne, à Livry-Gargan. En effet, il y a quelques mois, son père est rentré au Maroc, l'abandonnant, elle et sa mère, femme de ménage dans un hôtel Formule 1 de Bagnolet.

Le texte sourit kif-kif à Doria et Faïza. Il est du côté de la vie, en général. L'avenir est *kiffé* aussi, voulu, désiré. Car on ne parle pas que de fracture sociale dans les banlieues. Contre cette vision noire, Faïza oppose des élans de fraîcheur, de l'humour et de la poésie, des mots qui jouent au verlan et

rendent le lecteur *ouf* et *vénière*. Tout cela est très *chelou* et la frontière entre le rêve et la réalité est flexible.

Pourtant les anecdotes ne donnent pas dans l'état d'âme : les premières règles et les dents de sagesse, la fête municipale de Livry-Gargan et le ramadan, le Secours populaire, l'école et le baby-sitting, rien de très passionnant, si ce n'était cette galerie de portraits pleins de piquant, rapides et impitoyables.

La psychologue, Mme Burlaud, sent le Parapoux et a des porte-jarretelles. C'est tout un programme. Le proviseur du lycée, M. Loiseau ou Ducon, selon l'humeur, « doit faire partie de ces gens qui croient que l'illettrisme, c'est comme le sida. Ça existe qu'en Afrique. » (2004, p. 13-14) M.Schihont est alsacien et c'est le patron de Yasmina, la mère de Doria, mais il appelle Yasmina : Fatma : « Ça doit bien le faire marrer, M.Schihont, d'appeler toutes les Arabes Fatma, tous les Noirs Mamadou et tous les Chinois Ping-Pong. Tous des cons, franchement ... » (2004, p. 14). Les assistantes sociales ne sont pas mieux traitées. La nouvelle, Dubois, Dupont ou Dupré ou Dumachin, sourit tout le temps pour rien, « on dirait qu'elle a besoin d'être heureuse à la place des autres. » (2004, p. 17). Quant à la femme du gardien, « celle qui est allée chez le coiffeur en 1974 faire une permanente qui tient encore aujourd'hui » (2004, p. 59), sa perception du différent semble aussi étriquée que celle du reste de ses congénères. Aucun personnage n'échappe aux réflexions désobligeantes de Doria, son sens aigu de l'à-propos, ses formulations sans appel.

Quitte à prendre la parole, autant ne plus la lâcher. Le ton est vif, bref, percutant, et l'humour permet d'échapper au sentimentalisme ou évite de se laisser emporter par le désenchantement, qui provoque le désir du retour vers l'Algérie des origines : « les parents, eux, ils doivent y penser

depuis le premier jour où ils sont arrivés en France. Depuis le jour où ils ont fait l'erreur de foutre les pieds dans ce putain de pays qu'ils croyaient devenir le leur. » (2004, p. 106)

Il faudra attendre son second roman, *Du rêve pour les oufs* (2006), pour que l'auteur entrevoie un retour vers le passé et la patrie, qui ne soit pas posé en termes de soustraction mais d'addition.

Alhème, l'anti-héroïne du *Rêve pour les oufs*, vit à Ivry. Elle est chef de famille et nous révèle au fil des pages, entre les vicissitudes d'une vie à rebours de ses rêves, un amour filial jamais démenti pour « le Patron », son père, qui n'a plus sa tête, suite à un accident de chantier, et sa solidarité affectueuse envers son frère, Foued, juste seize ans et de la graine de voyou. C'est la mère, assassinée il y a quinze ans en Algérie, dans ce contexte de barbarie islamiste évoqué antérieurement, qui a choisi de l'appeler Alhème, un prénom qui signifie « rêve » en arabe. Tournée vers l'horizon de ce nom, elle décidera à la fin du roman, de tenter un retour dans son Algérie natale, « pour sentir à nouveau la terre du bled, la chaleur des gens et oublier l'odeur du sang. » (2006, p. 85)

Le travail de mémoire rassemble Alhème, Foued et « le Patron », et leur donne à rêver. Ce n'est pas le retour au pays, c'est le retour au village perdu, celui que nous portons en nous, dans les replis du souvenir et des premières émotions, et qui n'a rien à voir avec l'ancrage nationaliste ou le purisme identitaire. Mettons que c'est d'amour qu'il s'agit, et de mélanges. Alhème revient en France, Foued et son père reviendront peut-être plus tard. Pour elle et pour eux, la mémoire ne sera-t-elle que seule nostalgie ? Passéisme figé?

Qui sait si le passé vers lequel ils se tournent, le passé d'un pays à peine sorti de la barbarie, ne leur délivrerait pas le message que le présent du pays des droits de l'homme leur a refusé. À savoir que

«L'identité « propre » conçue comme propriété d'un groupe exclusif serait inertie, car n'être que soi-même, identique à ce que l'on était hier, immuable et immobile, c'est n'être pas, ou plutôt n'être plus, c'est-à-dire mort. Car être, c'est être avec, c'est être ensemble, c'est partager – le plus souvent conflictuellement – l'existence. Privé de rapport avec les autres, nous sommes privés d'identité, c'est-à-dire conduits par autosuffisance et narcissisme à l'autisme. » (LAPLANTINE & NOUSS, 1997, p. 76)

Apprendront-ils dans leur pays, cette leçon métissée qu'Aziz Chouaki partage avec nous dans *Les Oranges*, et qui nous dit que les frontières ne sont pas des frontières, mais des traits d'union, des lignes de connection, des additions interminables?

« Un jour, j'ai pris un mètre cube de terre d'Algérie, et je l'ai analysée avec Djaffar, un copain chimiste, qui a un ordinateur. On a déduit que dans un mètre cube de terre d'Algérie il y a du sang phénicien, berbère, carthaginois, romain, vandale, arabe, turc, français, maltais, espagnol, juif, italien, yougoslave, cubain, corse, vietnamien, angolais, russe, pied-noir, harki, beur. » (1998, p. 48)

Vont-ils trouver enfin, dans l'espace de cet entre-deux géographique, un sentiment d'appartenance, vigoureux, apaisant, mais ample et métisse en son principe, qui les propulserait, au-delà de la terre-patrie, du particulier à l'universel, du local au planétaire, parce que l'on ne peut bien prendre son envol que si l'on a un territoire où prendre son élan ? Un territoire aux frontières poreuses, qui transpirent et absorbent, un mètre cube de terre au futur contaminé par un passé imprévisible.

Resumo : *É uma língua atravessada pela História, uma língua de vozes múltiplas, que nos fala da Argélia na Argélia ou da Argélia nas portas de Paris e em todas as periferias urbanas da França. À luz de obras de reflexão geral sobre as poéticas e as literaturas francófonas (J.Noiray, D.Combe, D.Wolton e outros), e de obras que tratam da questão da mestiçagem (Gruzinski, Maalouf, Nouss), nos tentamos pensar a questão identitária que percorre a produção literária de autores argelinos ou de origem argelina, escrevendo em francês. Nosso estudo será ilustrado pela evocação das obras de Rachid Mimouni (Boudouaou, 1945-Paris, 1995), Aziz Chouaki (Alger, 1951-), Azouz Begag (Lyon, 1957-), e Faïza Guène (Bobigny, 1985-).*

RÉFÉRENCES:

- BEGAG, Azouz. *Le gone du Chaâba*. Paris : Seuil, 1986.
- BRINCOURT, André. *Langue française Terre d'accueil*. Paris : Ed. Du Rocher, 1997.
- CHOUAKI, Aziz. *Les Oranges*. Paris : Ed. Mille et une nuits, 1998.
- _____, _____. « De sol et de sang ». *Le Monde Diplomatique*, Paris: édition d'avril 1992.
- GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse*. Paris : Librairie Arthème Fayard, 1999.
- GUÈNE, Faïza. *Kiffe kiffe demain*. Paris : Hachette, 2004.
- _____, _____. *Du rêve pour les oufs*. Paris : Hachette, 2006.

JOUBERT, Jean-Louis. *La Francophonie*. Paris : Cle International, 1997.

LAPLANTINE, F. & NOUSS, A. *Le métissage*. Paris: Flammarion, 1997 (Col. Dominos).

MAALOUF, Amin. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset, 2001.

MIMOUNI, Rachid. *La Ceinture de l'Ogresse*. Alger : Laphomic, 1990.

NOIRAY, Jacques. *Littératures francophones I. Le Maghreb*. Paris : Belin, 1996.

OLLÉ, J.-M. « Les cris et les rêves du roman beur » *Le Monde Diplomatique*, Paris: octobre 1988.

WOLTON, Dominique. *Demain la francophonie*. Paris : Flammarion, 2006.

Divers articles, dossiers, notes d'éditeur ont été consultés sur les sites suivants :

Littératures du Maghreb : <http://www.limag.refer.org>

Littérature algérienne : <http://www.algerie.litterature.com>

Littérature beur : <http://www.kuleuven.be/v1r/032goes2.pdf>

<http://www.limag.refer.org/Textes/Iti27/Sebkhi.htm> Faïza

Guène: http://www.mini-sites.hachette-livre.fr/hcom/faiza_guene/site/roman.html/site/portrait/html

Rachid Mimouni : <http://www.rachidmimouni.net/>

blog Azouz Begag: [http://www.cndp.fr/Tice/Teledoc/](http://www.cndp.fr/Tice/Teledoc/dossiers/dossier_gone.htm)

dossiers/dossier_gone.htm Aziz Chouaki : <http://www.mafhoum.com/press7/214C36.htm>

<http://www.christianeachour.net>